Enfance entre filles

Au temps de mon enfance, les écoliers profitent d'un long intermède de vacances de la mi-juillet jusqu'à la fin du mois de septembre. Bénéficier de 9 ou 10 semaines de congé, tous les enfants d'aujourd'hui en rêveraient, mais à mon époque, le congé estival n'est pas synonyme de détente et d'amusement. Dans une société alors essentiellement paysanne, les enfants sont appelés à venir prêter main-forte à leurs parents. L'été, au moment des moissons et de la fenaison, sous un soleil écrasant, chacun doit abattre un maximum de travail, sans compter son temps et sans rechigner à la tâche. Mes sœurs aînées participent aux travaux des champs aux côtés de nos parents. Pour ma part, je vais garder les vaches à l'abandon, en compagnie de Madeleine. Après les moissons et la coupe du regain, les fermiers sont autorisés à laisser leurs troupeaux paître librement dans les champs et les prés de la commune. Sans aucune entrave, le bétail erre au gré de ses envies et broute ici et là en remuant la queue de gauche à droite pour chasser les mouches. Madeleine et moi avons pour unique mission de garder un œil sur les vaches de nos parents et de veiller à ce qu'elles ne s'aventurent pas dans un champ de culture. Nous jouissons d'une grande liberté. Livrées à nous-mêmes, nous nous amusons avec ce que la nature met à notre disposition. Allongées dans les hautes herbes, nous passons de longs moments à observer le ciel pour y déceler les formes les plus originales. À chacune sa vision, à chacune son imagination ; l'une devine dans les nuées la silhouette d'un éléphant alors que l'autre jure qu'il s'agit d'un tout autre animal. La nature environnante nous offre une source d'inspiration infinie. Les coquelicots, les feuilles de chêne, les aiguilles et les pommes de pin, les brindilles deviennent entre nos doigts des poupées vêtues de jolies robes, des tables ou encore des chaises. Les feuilles des arbres, reliées une à une avec des aiguilles de pin, forment des couronnes ou des traînes dont nous attifons pour improviser des sketches fantaisistes. Dans ce décor champêtre et bucolique, à partir de rien, nous laissons libre cours à notre imagination débordante. Jamais à court d'idées, nous nous créons des souvenirs inoubliables. À cette époque de ma vie, je suis d'un naturel introverti, la peur ne me quitte jamais. En manque de confiance en moi, je me laisse porter par les autres. J'ai souvent fait le parallèle entre ma personnalité et celle de Sophie, l'héroïne popularisée par la Comtesse de Ségur. Les Malheurs de Sophie et les Petites Filles modèles sont des romans qui ont fait le bonheur de plusieurs générations d'enfants. Sophie y est décrite comme une petite fille vive, espiègle, débordant d'imagination et de sottises, mais qui fait aussi preuve d'un caractère difficile. Madeleine, ma sœur aînée possède, tout au contraire, une personnalité bien différente de la mienne. Beaucoup plus téméraire, c'est elle qui me protège à l'école. Nous sommes toutes deux semblables aux personnages nés sous la plume de la Comtesse de Ségur. Si je m'identifie à Sophie, ma sœur est, pour sa part, la copie conforme de Madeleine de Fleurville, l'une des petites filles modèles. Je veux toujours être auprès de Madeleine, même lorsqu'elle est avec sa copine, Simone. En leur présence je me sens protégée. Je m'accroche à elles comme à une bouée de sauvetage, mais Simone n'est pas de nature partageuse, je l'agace, alors, elle fait en sorte de me fausser compagnie dès que l'occasion se présente. Soucieuse de m'attirer les bonnes grâces de ma sœur et à sa copine, je bois leurs paroles, j'accrédite leurs stratagèmes, je me conforme à leurs

attentes ; ainsi je ne les quitte pas d'une semelle, je leur impose ma présence, je m'incruste, dirait-on aujourd'hui. J'accepte tout, au risque de les voir profiter de ma crédulité. Elles me jouent des tours pendables. Je me souviens qu'après avoir dérobé des œufs dans la ferme de Simone et d'avoir ensuite brisé la coquille, elles me demandent de les tenir au soleil. Incrédule et patiente, je reste longuement dans cette position dans l'attente d'une improbable cuisson. Bien évidemment, ainsi débarrassées de mon encombrante présence, Madeleine et Simone vaquent paisiblement à leurs occupations. Je pleure souvent. De nature hypersensible et hyperémotive, mon quotidien est le plus souvent difficile. Lorsque je suis débordée par mes émotions, je ne peux retenir mes larmes. Mes sœurs me taquinent de me voir pleurer :

— Odile, va vite pleurer sur la pierre qui se trouve devant la porte de la maison, me disent-elles en riant. Comme cela, si tu deviens célèbre, tu seras une relique !

Pour se moquer de moi, elles évoquent la personnalité de Sainte Odile, la patronne de l'Alsace qui avait pleuré toutes les larmes de son corps pour absoudre les péchés de son père, Aldaric, le duc d'Alsace. Selon la légende, les larmes de Sainte Odile en tombant à terre érodèrent la roche ! Mon entourage abuse de ma gentillesse, de ma naïveté et de ma sensibilité à fleur de peau. Je tombe dans tous les pièges que l'on me tend, même les plus énormes. Un jour, en plein hiver, alors que la neige recouvre la nature d'un joli manteau blanc, mon père m'envoie chercher des pommes de terre dans le jardin. Obéissante et ô combien naïve, je fonce tête baissée. Madeleine, quant à elle, n'agit pas de manière impulsive. Plus raisonnable, elle prend toujours le temps de réfléchir avant de s'exécuter. Dans la continuité de ce qui précède, je me souviens de ce jour où la maîtresse tente d'expliquer, aux grandes de l'école, ce que sont les émotions et comment elles se manifestent sur nos visages. À court d'arguments pour expliquer ce qu'est le rougissement, elle se tourne vers moi, me désigne du doigt ou du regard, en disant :

— Ah ben attendez… Odile ?

Surprise, je bondis de ma chaise et dans la seconde qui suit, mon visage s'empourpre !

— Ah ben là, vous voyez !

Il n'en faut pas plus, le rouge me monte si facilement aux joues !

A contrario, lors d'un autre épisode de ma jeune vie, j'ai su surmonter mes peurs et mes appréhensions pour refuser une situation que l'on voulait m'imposer. En 1939 ou 1940, lorsque notre petit frère François décède des suites d'une maladie contagieuse particulièrement virulente, nos parents prennent conscience que la promiscuité dans laquelle nous vivons expose chacune d'entre nous au même sort funeste. La décision est prise d'éloigner les plus jeunes. Pour une raison que j'ignore, ma sœur Bernadette et moi allons habiter chez nos tantes le temps de nous remettre sur pied. Tantes Jeanne et Adèle ont quitté la ferme familiale lorsque mes parents s'y sont installés après leur mariage. Depuis lors, elles logent dans une maison située un peu plus haut dans la même rue. Comme tous les habitants de notre village, nous n'allons pas chez le médecin, ce dernier n'acceptant de se déplacer qu'en cas d'extrême urgence. À l'époque, notre état de santé avait sans doute été jugé sérieux puisque je me souviens avoir été examinée par le docteur. Avec gentillesse et patience, les tantes prennent grand soin de nous.

Les jours passent, je reprends des forces. Tous les matins, je regarde avec envie mes copines se diriger vers l'école. Un beau jour, Bernadette plie bagage et me laisse seule avec les sœurs de mon père. Les jours se suivent et se succèdent, je sens que j'ai retrouvé l'ensemble de mes forces, mais pour autant, personne ne vient me chercher ! Je suis dans l'incompréhension la plus complète. Mes tantes ont-elles décidé de me garder avec elles pour toujours, comme l'enfant qu'elles n'ont pas eu ? D'ailleurs, elles ne manquent pas de préciser aux personnes qui veulent bien l'entendre :

— C'est la nôtre !

Depuis ma fenêtre, j'aperçois mes sœurs et mes copines qui vont et viennent par les rues du village. Chacun vaque à ses occupations. Le monde semble avoir repris son rythme, mais sans moi ! A-t-on oublié mon existence ? Je n'y tiens plus, cette situation — je le sens bien — est anormale, cela ne peut plus durer. Je prends alors seule la décision de me sauver, de me soustraire à mes tantes et de retrouver ma famille. Je m'enfuis par l'arrière de la maison. Peut-être ai-je l'impression de désobéir ? Je traverse le jardin, je descends les escaliers, je bifurque par la chambre à four, la pièce où l'on fume les jambons et cuit les patates pour les cochons. Je rejoins la rue. Lorsqu'elle me découvre dans notre maison, ma mère me dit simplement :

— Ah, mais tu es là ?

Je crois me souvenir que mes tantes jugèrent que j'avais fait preuve, en la circonstance, de beaucoup d'ingratitude à leur égard !